Extrait de : Nicolas Liénert, « *Devenir une femme à part entière...* », *La correspondance amoureuse de Marie de Perregaux*, Neuchâtel : Alphil 2020, lettre du 6 mars 1918, p. 124 s.

Lettre du 6 mars 1918 concernant les sœurs Marie-Louise et Hélène Frey :

Marie-Louise Frey est une Suisseuse habitant Guebwiller (Alsace), fille de grand industriel, et de mère française. Elle a six sœurs et un frère sur le front français. Elle est actuellement à Paris. Lorsqu'ayant à peine dix-sept ans je fus envoyée en pension à Dresde, j'eus un ennui immense. (...) Je retrouvai entre autres la Bernoise, Marie-Louise de Tavel ; une Welsche, Marthe Elskes ; puis vinrent deux Alsaciennes, très françaises, Marie-Louise (Zi-Zi) et Hélène Frey. Marie-Louise, très vive, avait quelque chose de très profond dans le regard. ; elle m'attira beaucoup et souvent nous nous réfugions les deux dans sa chambre quand les autres jouaient ensemble ; elle était alors très préoccupée de théosophie et nous lûmes ce que nous pûmes nous procurer en cachette ; toutes les choses occultes nous préoccupaient beaucoup ; elle avait eu une maîtresse particulière qu'elle adorait et qui était très théosophe, aussi toutes ses sympathies se tournaient vers la tolérance, la largeur de compréhension, le mysticisme, la maîtrise de soi par la méditation, et la solidarité qu'enseigne leur doctrine à côté de ses dogmes théoriques... Nous essayions de les mettre en pratique, sans en parler beaucoup, parce que nous sentions cela grand et beau.

Elle quitta la pension avant moi ; plus tard elle vint à diverses reprises chez nous et j'allais chez elle. Elle avait été élevée à la mode française ainsi que ses sœurs, et on les destinait à de beaux mariages, tout en ne leur laissant presque point de liberté, et leur défendant de lire ; il fallait toujours avoir un petit ouvrage en main ou ranger des fleurs, etc. ; la même règle existait pour les quatre sœurs à la maison ; le « gouvernement » (elles appelaient ainsi leurs parents) était un organe auquel on essayait toujours de se soustraire, mais quand il parlait, on n'osait rien répondre. Enfin, après deux à trois ans, Marie-Louise réussit à force de peine, à partir pour Paris puis l'Angleterre ; elle y mena la vie qui lui plut, enseigna dans une école, parcourut Londres dans tous les sens et revint à la maison remplie d'idées d'indépendance et bouleversa sa famille. Je lui avais entre temps donné des livres qui scandalisèrent sa mère qui voulait garder toute la naïveté de ses filles. Tu comprendras peut-être ce genre de vie, si je te dis qu'à Mulhouse, tout près, et Guebwiller, lorsque deux jeunes gens sont fiancés, ils n'osent aller l'un chez l'autre sans escorte ; mais quand il y a une invitation en leur honneur, il est de règle de préparer une chambre, où ils puissent se rencontrer seuls pendant quelques heures !! Elle dut cependant reprendre cette vie qu'elle trouvait insupportable, et m'enviait beaucoup.

Puis 1914 ! Vint la guerre ; en octobre, je crois, il vint une sommation de quitter l'Alsace, et leur maison devint un casino pour officiers allemands. Depuis, la fabrique a été brûlée en tout ou en partie, bombardée. La famille resta quelque temps en Suisse, puis l'on partit pour Paris ; et un beau jour les parents dirent à leurs filles : nous n'avons plus de quoi vous entretenir toujours, il vous faut voir de gagner votre vie ! Tu peux te représenter qu'une jeune fille, malgré tout le désir qu'elle peut avoir eu de travailler tant qu'on le lui défendait, subit un certain choc lorsque subitement il faut dire adieu à ses aises et travailler pour vivre. Marie-Louise et Hélène se firent infirmières bénévoles d'abord ; puis entrèrent au service d'une école américaine, où après trois ans de services et d'études elles auront un diplôme de garde-malade. Et après ?? Elles sont courageuses, mais on ne pourra gagner sa vie comme garde-malade après la guerre ! Sa vie d'infirmière plaît à Marie-Louise ; mais elle a commencé par prendre une infection et a failli mourir ; c'était il y a deux ans, elle était venue se refaire en Suisse. Elle m'écrit de temps en temps ses impressions, et quoique nos occupations soient bien différentes ; nos coeurs sont toujours bien près. Tu la verras quand nous irons à Paris, seulement elle sera déçue, parce qu'elle aurait voulu me tenir un petit ménage.